

Bureau météorologique.

Washington, 3 avril. — Indications pour la Louisiane.—Temps beau; plus froid vents frais du nord-ouest.

Cathédrale St-Louis.

Un Sermon du Père Knapp.

Les fidèles de la Cathédrale St-Louis, comme les lecteurs de l'Abelle, savent, depuis six semaines, que le prédicateur de la station quadragesimale dans notre église métropolitaine, avait pris pour thème de sa série de conférences l'adorable prière enseignée par le Christ à ses disciples, que l'on a appelée l'Oraison Dominicale, où se trouvent exprimées en quelques lignes, en quelques membres de phrases, tous les besoins, toutes les aspirations comme toutes les croyances et les devoirs de l'homme.

Chaque sentence comme chaque application, avait été l'objet de développements aussi profonds qu'éloquents; mais un membre de phrase, dans cette courte prière où chaque mot porte et qui est le plus admirable modèle de concision que nous connaissions, semblait avoir tout d'abord échappé à l'auteur de cette série d'éducatifs paraphrases — qui s'élevaient à ce point — c'est que le prédicateur avait réservé le commencement de l'Oraison Dominicale pour le Dimanche de Pâques, jour de triomphe, après les humiliations, les supplices et les défaites apparentes de la semaine; jour de victoire de la divinité sur la mort, de son entrée dans la gloire, de l'inauguration, à la face du monde, de son règne éternel, au plus haut des cieux.

C'est, en effet, le sujet de nos discours d'avant-hier, Jour de Pâques. Il a expliqué et développé ces trois mots, sous deux points de vue différents: d'abord, comme une profession de foi; puis comme l'expression, l'affirmation, l'attente d'un bonheur, dont nous devons jouir infailliblement, si nous ne nous rendons pas indignes.

Cet acte de foi, cette affirmation d'espérance remplissent notre vie; ils en sont l'âme, le principe, la fin, la raison d'être, le soutien. L'homme a besoin de croire, de savoir, il est altéré de science. L'homme a besoin d'aimer; il lui faut des jouissances et il ne peut rien trouver de tout cela dans ce monde, autour de lui; ni son esprit ni son cœur ne trouvent de satisfaction complète ici-bas. C'est donc ailleurs, dans une autre vie, qu'il doit chercher des biens. Il ne les trouvera qu'au ciel, avec Dieu qui est la source de toute connaissance comme de tout amour. Cet idéal de vérité et d'amour que nous portons en nous, qui nous poursuit partout, nous ne pouvons le trouver que dans la vision béatifique, dans la possession des biens qui nous sont réservés là-haut, et que le christianisme seul nous promet et peut nous procurer.

Les plus grands savants, les plus profonds philosophes de tous les temps ont passé leur existence à la recherche du vrai et du bien idéal; ils ne l'ont pas trouvé. Platon, lui-même, le divin Platon comme on dit, n'a fait que l'entrevoir vaguement. La raison en est bien simple, il n'est qu'en Dieu, qui est la source de toute vérité et de tout bonheur.

Le prédicateur s'est longuement étendu sur ce magnifique sujet, illustrant ses idées de citations, de textes tirés des écritures et des théologiens qui font autorité en pareille matière.

Il a terminé son discours en remerciant les fidèles de leur assiduité pendant la station de carême, le chœur, le Père Mignot et les vicaires de la Cathédrale de l'appui qu'ils lui ont prêté pendant la durée de ses travaux, et spécialement Mgr Chapelle, qui a pu honorer les dernières cérémonies de sa présence.

Une promotion méritée.

Nous avons été heureux d'apprendre la promotion au général dans l'armée française, du colonel G. M. Lelong, frère de Mme D. A. Chaffraix et de Messieurs Alphonse A. Lelong et Antonin A. Lelong.

Dans quelques lignes que nous consacrerons demain à cette promotion si bien méritée, nous donnerons la brillante carrière de cet officier que la commission de classement a appelé à la première promotion sur un concours de vingt-six.

Le favoritisme est inconnu dans l'armée française, et c'est ce qui rend si flatteuse la distinction dont le général Lelong vient d'être l'objet.

REMISE DU PALLIUM.

Nombreux prélatés présents.

C'est après-demain, jeudi, qu'a lieu solennellement, à la Cathédrale St-Louis, la remise du Pallium à Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Judi, à 9 heures et demie, tous les évêques de la Province et d'autres encore — ils sont en assez grand nombre — ainsi que tous les ecclésiastiques appartenant à l'archidiocèse qui se trouveront en ville, se rendront à l'archevêché, puis prendront processionnellement le chemin de la Cathédrale où la cérémonie doit commencer à 10 heures. Le Pallium sera remis à Mgr Chapelle par Mgr Fitzgerald, évêque de Little Rock.

Il y aura deux sermons: l'un en anglais, par Mgr Joseph Dunne, évêque de Dallas, Texas; l'autre en français par le Père Dominicain Knapp.

Certains prêtres de nos campagnes y pourront assister à la cérémonie, parcequ'ils seront retenus dans leur paroisse, à cause du jour vendredi du mois. Tous les évêques de la province qui ont été invités assisteront aux cérémonies, à l'exception de Mgr Peter Verdager, de Laredo, empêché par son grand âge et ses infirmités.

Voici la liste des prélatés présents et leur demeure, pendant qu'ils résideront à la Nouvelle-Orléans: Mgr Montès de Oca, évêque de San Luis Potosi, Mexique, résidant chez Mme Chaffraix; Mgr Edward Patrick Allen, évêque de Mobile, descendu à l'Archevêché; Mgr Edward Joseph Dunne, évêque de Dallas, Texas, à l'Archevêché; Mgr Antoine Durier, de Natchitoches, descendu chez Mgr Rouxel; Mgr Edw. Fitzgerald, évêque de Little Rock, descendu à l'Archevêché; Mgr Jean Antoine Forest, évêque de San Antonio, descendu au presbytère de la Cathédrale; Mgr Thomas Heslin, évêque de Natchez, Miss., descendu chez le Père Laval; et Mgr Théophile Meerschachts, évêque de Guthrie, Oklahoma, descendu chez M. Paul Capdevielle.

L'EMPEREUR ET LE REICHSTAG

Le Septennat militaire en 1897.

L'Allemagne a failli voir renaitre les jours orageux de 1887, et se réveiller, à l'occasion de l'augmentation de l'effectif, la vieille querelle entre les prérogatives de l'Empereur, chef suprême de l'armée, et les attributions budgétaires du Reichstag.

Signe des temps. C'est, cette fois, le Reichstag qui triomphe. Le pouvoir central consent à transiger. Le fait, insignifiant en soi, d'une réduction de 7,000 hommes sur un contingent de 500,000 soldats révèle un changement notable dans les mœurs publiques des Allemands.

Serait-ce parce qu'en Allemagne, le parlementarisme, longtemps humble et soumis, a pris conscience de sa force et de ses droits? Est-ce parce que, d'autre part, le Reichstag n'entend plus retentir dans son enceinte les voix impérieuses et hautes des anciens fondateurs de l'unité allemande? Parce que le spectre de la guerre imminente, si souvent agité par de Moltke et Bismarck, ces grands évocateurs des tueries internationales, paraît aujourd'hui un épouvantail démodé? ou enfin parce qu'un immense besoin de tranquillité et d'économies s'impose aux peuples épuisés et affaiblis par le ruineux système des armements indéfinis?

Toutes ces causes peut-être ont pesé sur les résolutions du gouvernement et des députés, et quelque dépit qu'en puisse concevoir Guillaume, il lui faudra contenir l'explosion de son humeur altière et mordre en silence le frein que son grand-père ne supporta jamais.

L'Assemblée Cubaine et sa somme destinée aux troupes.

L'Assemblée Cubaine devra prendre très promptement une décision au sujet de la distribution d'une somme de \$3,000,000 aux troupes, distribution proposée par le gouvernement des Etats-Unis.

L'affaire est maintenant entre les mains du secrétaire de la guerre Alger, dit-on à Washington. M. Alger s'est entretenu avec le général Brooke, gouverneur militaire général de l'île de Cuba, et lui a exposé clairement ses vues avant de quitter la Havane.

Crise ministérielle en Grèce.

Athènes, Grèce, 3 avril. — Une commission de la Chambre des Députés ayant invalidé l'élection de M. Zaimis, président du conseil et ministre des affaires étrangères, pour cause de corruption et d'intimidation, le cabinet a démissionné après la séance d'aujourd'hui.

Le cabinet démissionnaire était arrivé au pouvoir le 3 octobre 1897. Il était composé de la façon suivante: Président du conseil et ministre des affaires étrangères, M. Zaimis; ministre de l'intérieur, M. Korpas; ministre des finances, M. Street; ministre de la justice, M. Toman; ministre de la marine, le capitaine Hadji Kyriacos; ministre de la guerre, le général Smolensky; ministre de l'instruction publique, M. Paugolopoulos.

Mort de Mme Michelet.

Nous publions plus loin une dépêche annonçant la mort d'Adèle Malaret, veuve de l'illustre historien.

M. de MOHRENHHEIM.

Calomniez, calomniez... Est-il vrai qu'il en reste toujours quelque chose? Autrefois, oui, peut-être; car la calomnie était un art; mais, aujourd'hui, elle est devenue un métier, et tout le monde s'en mêle. Il y a des calomnies trop grossières pour que l'esprit puisse s'y arrêter. Est-ce qu'un journal n'a pas accusé M. de Mohrenheim, ancien ambassadeur de Russie à Paris, d'avoir joué dans l'affaire Dreyfus non le rôle de l'agent, mais celui de l'espion? Il s'agit de la lettre ou des lettres de l'empereur d'Allemagne qui auraient été vendues au gouvernement de la République. On rougit d'avoir à parler de pareilles inepties. M. de Mohrenheim, maintenant à la retraite, habite le midi de la France.

Un reporter est allé lui demander ce qu'il avait à dire au sujet de l'accusation dont il était l'objet; il a naturellement répondu qu'il n'avait rien à dire du tout et qu'il ne prendrait pas la peine de repousser la calomnie du "bout de sa cuisse". Et, en effet, "aurait été la salin". M. de Mohrenheim a rappelé que, ayant été ambassadeur à Paris pendant quatorze ans, il avait eu à négocier avec treize ministres des affaires étrangères qui ont été les témoins de sa sympathie sincère et active pour la France! C'est à eux qu'il ferait appel, si besoin était. Il a contribué pour une large mesure au rapprochement qui s'est opéré entre son pays et la France. Il a pris sa retraite à un âge avancé, après avoir achevé sa tâche et avoir mérité, par la manière dont il l'avait remplie, la confiance de deux gouvernements. Aussi s'étonne-t-il de rencontrer la diffamation et l'outrage, alors qu'il croyait pouvoir compter sur quelque bienveillance. Que M. de Mohrenheim se rassure: on sait à quel point il s'en tient sur lui, et ses diffamateurs. Mais pourquoi ne serait-il pas traité comme tout le monde, comme les meilleurs? Y a-t-il un homme aujourd'hui, en France qui soit à l'abri de la calomnie? Est-ce que, lorsqu'une campagne de calomnie est terminée, une autre ne commence pas aussitôt? Est-ce que, lorsque la calomnie s'est inutilement exercée sur quelqu'un, elle ne se tourne pas sur quelqu'un autre? Est-ce que, dans la prévision qu'une affaire fameuse pourrait, malgré tout, prendre fin, on ne se remue pas déjà pour en inventer une nouvelle? Est-ce qu'on n'accuse pas un officier supérieur et un résident général en exercice d'avoir fait assassiner le marquis de Morès? Est-ce qu'on ne compte pas sur la crédulité générale pour tout accepter, pour tout croire, ou du moins pour douter à propos de tout? Mais on se trompe. La calomnie est devenue par trop banale; elle ne se donne plus la peine d'être adroite et à moitié vraisemblable; elle a une confiance excessive en elle-même, et ne ménage pas assez ses lecteurs.

La Havane, Cuba, 3 avril. — Un agent de police a arrêté un violent soldat du huitième régiment d'infanterie qui refusait de payer la location de sa chaise au Parc Central et menaçait un homme le révoquer en main.

A la remorque.

Halifax, Nouvelle Ecosse, 3 avril. — Aujourd'hui deux grands vapeurs, l'un remorquant l'autre, s'approchaient de Halifax. A trois heures 30 de l'après-midi, ils étaient assez près pour qu'on put distinguer les cheminées jaunes du bâtiment à la remorque. On a aussitôt pensé que c'était le Kairos, que le vapeur Brighton a laissé en mer il y a neuf jours, mais on a appris ensuite que c'était le vapeur anglais Forest Brook que remorquait le vapeur Charing Cross.

Mort de Mme Michelet.

Paris, France, 3 avril. — Mme Adèle Michelet, née Milaret, veuve du célèbre historien français mort en 1874, Jules Michelet, est morte.

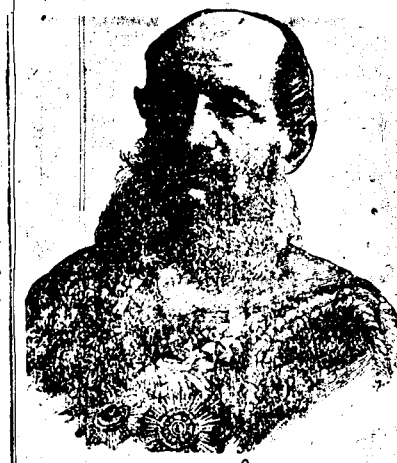
A HONG KONG.

Hong-Kong, Chine, 3 avril. — On annonce que des Chinois ont enlevé le capitaine Henry Francis May, chef de la police de Hong Kong. Deux compagnies du régiment de Welsh sont parties pour Canton la nuit dernière pour protéger les intérêts anglais.

Démission acceptée.

Athènes, Grèce, 3 avril. — Le roi Georges a accepté la démission du cabinet.

SUITE DEPECHEs 6e page



M. de MOHRENHHEIM.

Calomniez, calomniez... Est-il vrai qu'il en reste toujours quelque chose? Autrefois, oui, peut-être; car la calomnie était un art; mais, aujourd'hui, elle est devenue un métier, et tout le monde s'en mêle. Il y a des calomnies trop grossières pour que l'esprit puisse s'y arrêter. Est-ce qu'un journal n'a pas accusé M. de Mohrenheim, ancien ambassadeur de Russie à Paris, d'avoir joué dans l'affaire Dreyfus non le rôle de l'agent, mais celui de l'espion? Il s'agit de la lettre ou des lettres de l'empereur d'Allemagne qui auraient été vendues au gouvernement de la République. On rougit d'avoir à parler de pareilles inepties. M. de Mohrenheim, maintenant à la retraite, habite le midi de la France.

THEATRE CRESCENT

"Hogan's Alley" n'est pas une nouveauté à la Nouvelle-Orléans; nous l'avons eue l'an dernier, et la pièce a fait énormément de plaisir. Cette fois "Hogan's Alley" offre une combinaison plus heureuse encore. Tout y est agréable à l'oreille et aux yeux. Les scènes sont descriptives de gaieté, les chants sont entraînants, et les dialogues provoquent des fous rires dans la salle.

ST-CHARLES.

La direction du St-Charles vient de remporter un véritable triomphe, avec "The Lost Paradise", et M. Hopkins doit être fier de son succès. Il le doit, en partie, il faut l'avouer, à Miss Bourne, qui n'a jamais déployé plus de talent et de verve. Le rôle de Margaret Knowlton qui lui est confié est enlevé par elle avec un rare bonheur. M. Harkins s'est montré sous des traits remarquables, et les applaudissements du public ont été très nombreux.

TULANE.

Si les pièces de théâtre sont faites pour amuser le public celle qui s'intitule "Why Smith Left Home" remplit bien le but poursuivi. Impossible d'assister à une comédie plus gaie et qui provoque davantage le rire.

MOT DE LA FIN.

Au catéchisme, à la campagne: — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année? — Mieux le curé, c'est quand nous tuons not' cochon.

IRRITATION A LA HAVANE

De nombreux soldats et agents de police se trouvaient dans la foule écoutant la musique. Trois membres de la garde prévoitale ont défilé le prisonnier et arrêté l'agent de police. D'autres agents de police qui avaient mis le revolver au poing ont été terrassés par des soldats non armés en permission. Un grand excitation s'est produite et les agents de police se sont réunis par groupes pendant que la foule se dispersait, craignant des coups de feu.

THEATRE CRESCENT

"Hogan's Alley" n'est pas une nouveauté à la Nouvelle-Orléans; nous l'avons eue l'an dernier, et la pièce a fait énormément de plaisir. Cette fois "Hogan's Alley" offre une combinaison plus heureuse encore. Tout y est agréable à l'oreille et aux yeux. Les scènes sont descriptives de gaieté, les chants sont entraînants, et les dialogues provoquent des fous rires dans la salle.

ST-CHARLES.

La direction du St-Charles vient de remporter un véritable triomphe, avec "The Lost Paradise", et M. Hopkins doit être fier de son succès. Il le doit, en partie, il faut l'avouer, à Miss Bourne, qui n'a jamais déployé plus de talent et de verve. Le rôle de Margaret Knowlton qui lui est confié est enlevé par elle avec un rare bonheur. M. Harkins s'est montré sous des traits remarquables, et les applaudissements du public ont été très nombreux.

TULANE.

Si les pièces de théâtre sont faites pour amuser le public celle qui s'intitule "Why Smith Left Home" remplit bien le but poursuivi. Impossible d'assister à une comédie plus gaie et qui provoque davantage le rire.

MOT DE LA FIN.

Au catéchisme, à la campagne: — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année? — Mieux le curé, c'est quand nous tuons not' cochon.

MOT DE LA FIN.

Au catéchisme, à la campagne: — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année? — Mieux le curé, c'est quand nous tuons not' cochon.

SUITE DEPECHEs 6e page

de la femme, d'ailleurs... Il détachait plusieurs agents qui couraient dans toutes les directions, et le sauvé et la femme qui l'accompagnait demeurèrent introuvables, les indications de la foule qu'ils avaient dû traverser étant, comme toujours, contradictoires.

Au début de l'incendie, alors que le commissaire, en même temps que les pompiers accourait sur le lieu du sinistre, une femme s'était approchée d'eux et déclarait qu'il devait y avoir quelque'un dans la maison embrasée... Elle prétendait avoir entendu des cris d'appel. Pauvre Mme Victoire! Elle n'avait rien entendu du tout. Nous savons que grâce à d'épaisse et hermétiques fenêtres, les cris désespérés de Foot-Dick ne pouvaient parvenir jusqu'à elle.

Mais elle était convaincue que le malheureux Richard se trouvait enfermé là, et elle se permettait ce pieux mensonge pour activer le zèle des sublimes sauveteurs... Deux heures plus tard, il ne restait plus de la petite maison que des débris dont la fumée s'élevait dans les airs en minces spirales à travers quatre pans de murs.

Comment le feu avait-il pu prendre?... On ne savait, et l'enquête commença dès le lendemain matin ne donna aucune

du feu!..... Au milieu de ce tumulte effroyable, et prêtant l'oreille, ne lui sembla-t-il pas entendre la corne d'une pompe?

On accourait peut-être... Les pompiers toujours prêts, — oh! les braves gens! — se coller avec la mort pour lui arracher les étreintes en péril!... Ce devait être une illusion, car l'incendie continuait à faire rage au-dessus de lui.

Dans la cave, la chaleur devenait intense, la fumée rougeâtre, brûlante, s'épaississait de plus en plus. C'était l'instant suprême!... Il s'était enfoncé le visage dans le sable de la cave pour échapper aux torréfiants effluves qui descendaient du plafond embrasé!... Oh! joie!... Oh bonheur!... Un jet d'eau soudain, l'inondait... Cette eau avait traversé les flammes, elle était très chaude, et cependant elle caressait au malheureux Foot-Dick une sensation délicieuse.

Cette eau, qui continuait à couler, à l'inonder, en le brûlant quelque peu même, ne lui apportait elle "pas la divine espérance!... Le salut ne devenait-il pas possible? A présent, il s'était levé, il criait à "l'aide!"... Mais sa voix étranglée par la fumée se perdait encore dans le roulement des flammes, le bris

des poutres..... Il était obligé de voler à droite, à gauche, de se livrer à des sauts désordonnés pour échapper à la pluie de tisons qui commençaient à tomber autour de lui.

Une voix très forte hurla d'en haut: — Il y a quelqu'un dans la cave! Et alors, réunissant toutes ses forces, il poussa un cri sauvage, une véritable clameur d'agonie. Dieu bon!... Dieu juste!... Les héros qui luttaien au-dessus de lui l'avaient entendu!... — On y va!... Et une mince échelle de fer s'abattit au milieu des flammes; et des diables déchainés, non des anges sauveurs, casqués, masqués, s'élançèrent, bondissant au travers du feu et arrivant jusqu'à lui!...

Il s'enleva, le hissant, le poussaient, le cerclant, pareil à un paquet de chair, et ce coup de sauvetage, ce surprenant tour de force était exécuté avec une rapidité vertigineuse, en même temps qu'une régularité automatique.

C'est qu'il avait été travaillé longtemps à l'avance, comme tous les exercices dangereux que ces sublimes soldats du dévoûment et du devoir exécutent à blanc pour se faire la main. De telle sorte que ces actes d'héroïsme, où ces terres-neuves humaines se battent littéralement avec la mort, semblent s'accom-

plir en se jouant! "Foot-Dick était sauvé!... Rien!... Une bosse au front, les cheveux quelque peu roussis, rien, en somme.

Il était temps... Le premier étage s'effondrait dans la cave et, quelques secondes de plus, il était enseveli sous les décombres. Au moment où il sortait du cercle des flammes, la petite grille du jardin avait été abattue dès les premiers instants qui avaient suivi l'arrivée des pompiers, une femme se précipitait vers lui.

C'était Mme Victoire. — Vous! M. Dick! Vous! Enfin!... Ah! que j'ai eu peur! Un commissaire de police se trouvait aux côtés de la veuve. Il s'approchait en même temps de Richard et le félicitait de l'heureux dénouement du drame qui pouvait se terminer de façon navrante.

Richard répondait à peine. Chaleureusement il avait remercié les pompiers... Maintenant les paroles ne se faisaient plus jour que péniblement au travers de ses lèvres. Il cherchait ses mots, il était embarrassé, il hésitait... Et comme le commissaire de police devenait plus pressant, comme ses questions tournaient à l'interrogatoire, Foot-Dick l'arrêta en lui disant: — Permettez, monsieur le commissaire, la tête me tourne...

J'ai fait une chute très dure, j'ai subi une émotion épouvantable... Il me semble que je vais me trouver mal... Je vais, si vous le voulez bien, aller me faire soigner dans une pharmacie.

— Il y en a une rue Clignancourt... Je vais vous faire accompagner... — Ce n'est pas la peine... Vous avez besoin de vos hommes, le bras de Mme Victoire suffira. Je vous salue.

A ce moment, un officier de pompiers demandait un renseignement au commissaire... D'autre part, la foule curieuse se resserrait de plus en plus et menaçait d'enlaver le théâtre de l'incendie qui continuait à flamber au fond et de gêner les pompiers et la chaîne.

Le commissaire se retourna pour donner des ordres, activer le zèle de ses agents. Lorsqu'il revint à ce sauvé qui était encore une seconde auparavant à ses côtés celui-ci avait disparu, ainsi que la femme qui l'accompagnait. Le commissaire se dit aussitôt: — Un agent les retrouvera à la pharmacie. Et l'agent revint vingt minutes plus tard, il déclarait à son chef qu'à la susdite pharmacie il n'avait trouvé personne. Très mécontent, le policier! Il n'avait même pas le nom de l'homme... pas plus que celui

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Le vaudeville a reparu sur la scène de l'Académie de Musique, plus brillant, plus varié que jamais.

THEATRE CRESCENT

"Hogan's Alley" n'est pas une nouveauté à la Nouvelle-Orléans; nous l'avons eue l'an dernier, et la pièce a fait énormément de plaisir. Cette fois "Hogan's Alley" offre une combinaison plus heureuse encore. Tout y est agréable à l'oreille et aux yeux. Les scènes sont descriptives de gaieté, les chants sont entraînants, et les dialogues provoquent des fous rires dans la salle.

ST-CHARLES.

La direction du St-Charles vient de remporter un véritable triomphe, avec "The Lost Paradise", et M. Hopkins doit être fier de son succès. Il le doit, en partie, il faut l'avouer, à Miss Bourne, qui n'a jamais déployé plus de talent et de verve. Le rôle de Margaret Knowlton qui lui est confié est enlevé par elle avec un rare bonheur. M. Harkins s'est montré sous des traits remarquables, et les applaudissements du public ont été très nombreux.

TULANE.

Si les pièces de théâtre sont faites pour amuser le public celle qui s'intitule "Why Smith Left Home" remplit bien le but poursuivi. Impossible d'assister à une comédie plus gaie et qui provoque davantage le rire.

MOT DE LA FIN.

Au catéchisme, à la campagne: — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année? — Mieux le curé, c'est quand nous tuons not' cochon.

MOT DE LA FIN.

Au catéchisme, à la campagne: — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année? — Mieux le curé, c'est quand nous tuons not' cochon.

SUITE DEPECHEs 6e page

de la femme, d'ailleurs... Il détachait plusieurs agents qui couraient dans toutes les directions, et le sauvé et la femme qui l'accompagnait demeurèrent introuvables, les indications de la foule qu'ils avaient dû traverser étant, comme toujours, contradictoires.

Au début de l'incendie, alors que le commissaire, en même temps que les pompiers accourait sur le lieu du sinistre, une femme s'était approchée d'eux et déclarait qu'il devait y avoir quelque'un dans la maison embrasée... Elle prétendait avoir entendu des cris d'appel. Pauvre Mme Victoire! Elle n'avait rien entendu du tout. Nous savons que grâce à d'épaisse et hermétiques fenêtres, les cris désespérés de Foot-Dick ne pouvaient parvenir jusqu'à elle.

Mais elle était convaincue que le malheureux Richard se trouvait enfermé là, et elle se permettait ce pieux mensonge pour activer le zèle des sublimes sauveteurs... Deux heures plus tard, il ne restait plus de la petite maison que des débris dont la fumée s'élevait dans les airs en minces spirales à travers quatre pans de murs.

Comment le feu avait-il pu prendre?... On ne savait, et l'enquête commença dès le lendemain matin ne donna aucune